

Lichen.

de **Magali Mougel**
mise en scène **Julien Kosellek**
création 12 janvier 2024



ESTRÉE

générique.

LICHEN

de **Magali Mougel**

(Éditions Espaces 34)

mise en scène

Julien Kosellek

avec

Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno, Viktoria Kozlova

création musicale

Ayana Fuentes-Uno

scénographie

Xavier Hollebecq

création sonore

Cédric Colin

régie

Anton Langhoff

administration - production

Gaspard Vandromme et **Manon Sarrailh**

production

ESTRARRE

co-production

**THÉÂTRE ANTOINE VITEZ –
Scène d'Ivry, CULTURE
COMMUNE – Scène Nationale du
Bassin Minier du Pas-de-Calais,
STUDIO THÉÂTRE DE STAINS**

soutiens

**DRAC ÎLE-DE-FRANCE, RÉGION
ÎLE-DE-FRANCE, ARTCENA,
THÉÂTRE PUBLIC DE
MONTREUIL – CDN, L'ECOLE
AUVRAY-NAUROY** (Saint-Denis).

ESTRARRE est conventionnée par **le
département du Val-de-Marne**
(Aide au Développement).

synopsis.

LICHEN nous place, à travers le regard d'une petite fille, dans un lotissement en voie de destruction, destiné à être remplacé par des ateliers d'artistes.

Perdue entre sa mère absente et son père qui s'accroche à une maison que rien ne sauvera de la ruine, cette enfant voit son monde s'écrouler au rythme des pelleteuses qui démantèlent son quartier.

Récit polyphonique nous plongeant dans les rêves et les ressentis d'une petite fille, LICHEN donne à voir la vie et le combat d'une famille refusant de se faire déposséder de son foyer et de son histoire au profit d'un changement sociétal imposé.

LICHEN est lauréat de **l'aide à la création d'ARTCENA** en novembre 2020 et a remporté le **Grand Prix de littérature dramatique Artcena** 2024.

LICHEN a bénéficié de **l'aide à la création de CULTURE COMMUNE, Scène Nationale du Bassin Minier du Pas-de-Calais.**

LISTE PRESSE

Théâtre Antoine Vitez

12 JANVIER

Catherine Robert / La Terrasse

19 JANVIER

Julia Wahl, cult.news

20 JANVIER

Gérald Rossi / L'Humanité

25 JANVIER

Marie-Claire Poirier / A bride abattue
Micheline Rousselet / Culture SNES
Brigitte Rémer / Ubiquité-cultures

Théâtre de Belleville

4 MARS

Jean-Pierre Thibaudat / Mediapart
Sarah Franck / Blog Art-chipel
Mathieu Perez / Le Canard Enchaîné
Eric Demey / Sceneweb
Laetitia Leroy / Podcast Hors scène
Véronique Hotte / Blog Hotello
Dany Toubiana / La souriscène
Nicolas Arnstam / Froggy's Delight

10 MARS

Helène Kuttner / Artistik Rezo
Anaïs Heluin / Revue Ubu

11 MARS

Mireille Davidovici / Théâtre du Blog

12 MARS

Samuel Gleyze-Esteban / L'œil d'Olivier
Laurent Shteiner / Sur les planches

18 MARS

Jean-Claude Raspiengeas / La Croix Hebdo
Frédéric Bonfils / Blog Fou d'art
Noa Ammar / Podcast Viens voir les comédiens

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - GROS PLAN

Julien Kosellek crée « Lichen » de Magali Mougel, une chronique familiale face à l'effondrement

Annonce du 18 décembre 2023

Julien Kosellek crée *Lichen*, texte de Magali Mougel qui éclaire une famille en butte à la destruction de sa maison dans le cadre d'une réhabilitation urbaine. Une chronique d'un âpre quotidien et une réflexion sur une forme de résistance à l'effondrement.

C'est un spectacle qui est né d'une tristesse face au monde, dont l'écriture parvient cependant à s'élever contre une forme d'accablement, à rendre justice aux laissés pour compte, à travers une chronique familiale intense et très juste. La mère est absente. La petite fille et son père apprennent que leur maison va être rasée suite à un projet de réhabilitation de leur quartier. Les pelleteuses s'activent sans qu'il puisse agir contre l'effondrement programmé. Pourtant il va se battre contre cette dépossession, une situation exceptionnelle et banale à la fois. L'autrice Magali Mougel fait place aux rêves et aux ressentis de la petite fille, au seuil d'un futur en ruines, lorsque le passé qui s'éteint se fait plus beau qu'il n'était.

Rendre justice aux laissés pour compte

La matière du récit a été nourrie par sa rencontre des habitants du territoire de la Scène nationale du Bassin Minier du Pas-de-Calais, Culture Commune, une région marquée par l'abandon de l'industrie minière. Le metteur en scène Julien Kosellek confie apprécier cette écriture d'aujourd'hui, pétrie de contradictions comme l'est la vie. « *Loin des messages consensuels, ses pièces cherchent le questionnement et le politique par la fable et l'émotion. Ancrées dans notre réalité, elles nous interrogent sur l'être social que nous sommes, sur notre place dans un monde dérégulé* ». Ensemble, ils sont tous deux en résidence au Théâtre Antoine Vitez à Ivry, où ils créent *Lichen*, avant de proposer en 2025 *La Pièce manquante*, commande citoyenne sur la place de l'art dans la cité. À l'instar du lichen qui résiste à des conditions extrêmes, peut-on survivre en milieu hostile ? Ultime défense, le rêve trouble la perception et touche les âmes. Avec les comédiennes Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova.

Agnès Santi

L'Humanité

Vendredi 26 janvier 2024

Théâtre

« LICHEN » DE MAGALI MOUGEL, OU LA MÉMOIRE DE L'HABITAT POPULAIRE

La nouvelle pièce de Magali Mougel « Lichen » veut défendre la mémoire de l'habitat populaire et des habitants des cités livrées à des réhabilitations décidées sans leur avis.

Le décor (fait d'éléments récupérés dans d'autres scénographies), est celui d'une cuisine, banale, ordinaire, comme pour dire que cette table, ces chaises, ce fourneau pourraient être installés partout. Même chose pour la petite maison. Et c'est bien vu. « Lichen », que vient d'écrire Magali Mougel se passe d'ailleurs en un lieu indéfini. Même si l'écriture résulte d'une résidence dans la région du bassin minier de Lens (Pas-de-Calais).

Le « Lichen », est une plante, un champignon plutôt, qui pousse sur des terrains désolés, des rochers nus, ou encore sur des surfaces volcaniques, quand toute autre végétation ne trouve plus sa place. Magali Mougel ne parle pas de botanique, cependant, mais d'humains. D'hommes, de femmes, d'enfants déracinés. À qui on n'a pas réellement demandé leur avis.

« On ne méprise pas le passé »

C'est à travers le regard d'une fillette que l'on découvre combien des projets dits urbanistiques peuvent couper de leurs racines des familles modestes. Ici, la maman est plus ou moins partie. Reste le papa. Et tout autour un champ de ruines. Les voisins ont accepté d'être relogés ailleurs. Lui non. La lutte est forcément inégale. La « réhabilitation » de la cité a un parfum de désespoir.

Ce texte résulte de multiples rencontres avec des habitants et habitantes de la région. « *Je ne fais pas une carte postale, ce que je dois raconter c'est ce qui est d'abord laissé-pour-compte* », explique Magali Mougel, ajoutant : « *On ne crache pas sur la nostalgie, on ne méprise pas le passé.* » Julien Kosellek, le metteur en scène dit avoir découvert une écriture « *drôle et tragique, violente et tendre* ». Il a imaginé un récit à trois voix, avec trois comédiennes qui tiennent bien le fil de l'histoire, Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova.

Créé au théâtre Antoine Vitez d'Ivry sur Seine, « Lichen » est la première étape d'un partenariat entre l'équipe du théâtre, l'autrice et le metteur en scène. Avec un « collectif citoyen » et le soutien de la municipalité, une commande d'écriture a été passée à Magali Mougel, et « La pièce manquante » (c'est son nom provisoire), sera créée en ce même lieu, mise en scène par Julien Kosellek, en novembre 2025.

Gérald Rossi

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE ANTOINE-VITEZ –
SCÈNE D'IVRY ET THÉÂTRE DE
BELLEVILLE / TEXTE DE MAGALI
MOUGEL / MISE EN SCÈNE DE
JULIEN KOSELLEK

Publié le 18 janvier 2024 - N° 317

Julien Kosellek réunit Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova pour une interprétation tout en finesse et en subtilité du texte de Magali Mougel sur un monde qui s'écroule vu à hauteur d'enfant.

Comme le Bartleby de Melville, le père préfère ne pas. Ne pas plier, ne pas déménager, ne pas réparer les fuites ; rester dans la maison promise à la démolition jusqu'à ce que les pelleteuses aient démantelé son quartier et fait fuir les oiseaux de son pigeonnier, qu'il sert à la petite en ragoût, faute de grives. Écrit en résidence à Culture Commune, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, le texte de Magali Mougel est teinté de références locales : les terrils, les coulonneux, la clope de la débine, qu'on allume pour attendre les lendemains qui ne chantent plus, pour tromper l'ennui et la faim, pour se donner une contenance face aux questions humiliantes de l'enfant qui ne comprend pas pourquoi la mère est partie, les murs s'effritent et le froid règne dans la maison. Mais Magali Mougel évite soigneusement les dérives du misérabilisme et du sordide : sa langue, puissante et poétique, a une portée universelle. Tous les enfants du monde aujourd'hui privés de toit, de protection et de chaleur, semblent revivre à travers les incompréhensions de cette petite fille victime de la faiblesse et de la lâcheté des adultes.

Poésie à l'éclatante fulgurance politique

Le décor de Xavier Hollebecq est minimaliste : les comédiennes jouent sur et devant une estrade au mobilier de fortune, devant trois panneaux avec deux macôts, des dessins d'enfants et un poster de Bora-Bora, le rêve de la mère pour échapper au ciel bas et lourd qui pèse comme un couvercle. La scénographie, à l'instar du texte, fait le choix de

l'évocation contre celui du réalisme, offrant aux trois comédiennes d'interpréter le texte comme un oratorio dans lequel alternent chœurs, arias et récitatifs. La création musicale d'Ayana Fuentes-Uno accompagne le jeu. Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova sont, ensemble ou à tour de rôle, l'enfant, le père, la mère, l'institutrice, les démolisseurs. La mise en scène de Julien Kosellek est ciselée. Elle sert admirablement le texte, empreint à la fois de mélancolie et de colère, de tendresse et de violence, d'éclairs lyriques et de désespoir politique. Le monde nouveau se construit sur les ruines et les cadavres de l'ancien, pétrifié dans le désespoir et le ressentiment. Dans le bassin minier comme ailleurs, le désastre humain s'étend comme le lichen, ces « *drôles de taches rouges* » qui sont « *la seule chose qui pousse après l'éruption d'un volcan* », dit Magali Mougel. La tragédie est en marche ; Lady Macbeth n'a pas fini de se laver les mains...

Catherine Robert

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Samedi 23 mars 2024

APERÇUS

Lichen, un peu de poésie pour les mal-logés

Au Théâtre de Belleville, le collectif Estrarre porte au plateau "Lichen" une pièce de Magali Mougel inspirée des cités ouvrières du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais.

23 mars 2024

Au Théâtre de Belleville, le collectif Estrarre porte au plateau "Lichen" une pièce de Magali Mougel inspirée des cités ouvrières du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais.

Le logement comme thématique politique et sociale prend peu souvent sa place au théâtre, peut-être parce qu'il amène une difficulté formelle, encore plus pour des petites productions : comment donner forme, sur scène, à une architecture vécue, sans recourir à un déballage de moyens côté scénographie ? Le décor de *Lichen*, conçu par Xavier Hollebecq et Nathalie Savary, compose par le détail : une cuisinière, une table en formica, des dessins d'enfant et un poster aux couleurs de Bora-Bora. Suffisamment pour deviner la vie domestique d'une classe populaire. Du reste, la mise en scène de Julien Kosellek donne à entendre plus qu'on ne voit. Les chauffages éteints l'hiver parce qu'« *il n'y a pas de petites économies* », l'humidité et le plâtre qui se décolle des parois : à un trucage près, la pièce ne montre pas la dégradation et la destruction, mais elle la raconte généreusement, avec la logorrhée et le regard grossissant d'une enfant.

Menée à trois voix par le trio convaincant formé par Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova, *Lichen* met le réel à distance d'enfant, mais n'évacue pas pour autant le politique. Il faut un enchaînement de touches posées selon la logique libre et anarchique de l'enfance pour que lentement, le dessin de cette famille se précise : la détresse du père, les raisons de la fuite de la mère, la destruction en cours d'un vieux quartier ouvrier auquel ce

foyer n'échappera pas. Entrecoupé de passages musicaux comme une comédie musicale *lo-fi*, le mode de récit menace par moments de s'essouffler, mais il est constamment vitalisé par l'écriture riche de Magali Mougel. Celle-ci dit bien l'attachement sensible au domicile, même lorsque celui-ci périt : les murs y deviennent de la peau, les infiltrations d'eau pourraient être des larmes. Faisant de *Lichen* un rappel poétique à la mémoire des mal-logés et délogés d'hier et d'aujourd'hui.

Samuel Gleyze-Esteban



« Lichen »

Chagrin et peurs d'une enfant dont le monde meurt

28 janvier 2024

Dans une maison qui se dégingue irrémédiablement dans un îlot promis à une destruction imminente, une petite fille se raconte. Elle parle du froid et de l'humidité de la maison, de son père qui s'accroche à cette ruine, seul avec elle depuis que sa mère est partie, elle dit la honte de la pauvreté, sa détresse et sa peur face aux monstres ordinaires, les garçons de son école pleins de mépris pour cette pauvre qu'ils traitent de « petite pute », l'instituteur indifférent, la stagiaire de l'école qui voudrait l'aider, et les représentants de la Mairie qui veulent les expulser dans le cadre d'un nouveau plan d'urbanisme.

Magali Mougel a écrit ce texte à l'occasion d'une résidence qui lui avait été proposée par le directeur de la Scène nationale du Bassin Minier de Lens, Liévin et Loos-en-Gohelle. Une semaine par mois, elle allait y organiser des ateliers d'écriture, participait à des ateliers de couture et de collage avec les habitants et assistait à de nombreuses réunions où se développaient des initiatives locales autour de la réhabilitation du patrimoine industriel. Au cours d'une de ces réunions, elle a été happée par le visage d'un homme qui découvrait qu'on allait raser sa maison pourrie et qu'il devait accepter d'être relogé ailleurs. L'angoisse qu'elle lisait dans ses yeux l'a hantée. Plus tard elle a pleuré, compris la nostalgie de ces gens pour ce qui existait avant, et elle a écrit.

On est dans la tête de la petite fille, on entend sa peur devant les murs qui craquent, la pluie qui s'infiltré du plafond de sa chambre, les insectes qu'elle sent sous le plancher. La menace est partout, sous terre, en l'air avec cette pluie qui tombe, autour d'elle avec ces garçons qui l'insultent et la frappent et ce monsieur qui annonce qu'il faut quitter la maison. Bien sûr il y a son père qui résiste, qui ne veut pas abandonner cette maison qui est sa vie et tout ce qu'il possède. Elle voudrait le protéger, mais elle est seule, maman n'est plus là. Lasse de rêver du ciel bleu des tropiques, elle a fui.

La mise en scène de Julien Kosellek sublime ce beau texte à la fois poétique et poignant. Cela ressemble à un film, avec ses passages au noir et un beau travail sur les sons, roucoulements de pigeon, ceux qu'élevaient les mineurs autrefois, ou bruits de cour d'école par exemple. Ce qui arrive à cette petite fille et à son père arrive partout et tous les jours. Mais ici on s'éloigne du théâtre documentaire. On est au cœur de ce moment où la vie d'une de ces familles bascule, on vit le drame par la voix de cette petite fille. Trois actrices magnifiques

(Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova) unissent leurs voix pour nous plonger dans ses rêves et ses ressentis. Parfois l'une d'entre elles devient le père, cigarette à la main et zipo pour l'allumer, ou la stagiaire à la voix douce. Leurs voix se succèdent ou deviennent un chœur. La précision, avec laquelle les a dirigées Julien Kosellek, impressionne. Elles murmurent paralysées par la peur ou chantent au bord du cri des chansons en anglais parlant de vie où l'on naît sous une mauvaise étoile et de la tempête et des torrents qui menacent. « Gimme, gimme shelter or I'm gonna fade away » (Rolling Stones) chantent-elles avec force à la fin. Qui offrira un abri à cette petite fille ?

Un spectacle bouleversant.

Micheline Rousselet



Dimanche 17 mars 2024

Dany Toubiana / Mars 2024

Lichen

Texte : Magali Mougel

Mise en scène : Julien Kosellek

Le lichen est une maladie cutanée à cause inconnue qui provoque des éruptions de papules violacées et c'est aussi un végétal qui associe une algue et un champignon vivant en symbiose et très résistant au froid et au chaud. C'est sous ce titre étrange que Magali Mougel a écrit sa pièce mise en scène par Julien Kosellek...Une pièce qui nous place dans l'instabilité à travers le regard d'une petite fille...

Un monde qui s'effondre...

Le monde dans lequel la fillette et son père vivent est un lotissement en voie de destruction. Ici tout est instable, le sol, le quartier en pleine démolition et la vie du père et de sa petite fille alors que la mère a quitté le foyer. Le monde de l'enfant s'écroule au rythme des pelleteuses qui démantèlent le quartier. Le père essaie de maintenir un semblant de stabilité en refusant de quitter sa maison et de se faire déposséder du peu qu'il a. La parole se partage entre trois actrices-musiciennes, des liens se tissent entre texte et musique. Le père résiste à la démolition de sa maison et c'est ce combat qu'il transmet à sa fille...

D'une écriture cinématographique...

L'écriture de ce texte de Magali Mougel est née dans le cadre d'une résidence dans une des maisons des cités jardins de la ville de Lens, une ville du nord, située au pied d'un bassin minier et de sa rencontre avec un homme dont la maison doit être rasée. L'écrivaine est frappée par le désarroi de cet homme silencieux qui se sent perdu, qui doit finir par accepter la réhabilitation du quartier sans savoir de quoi demain sera fait pour lui et sa famille. *"Il devient,*

précise l'autrice, *celui qui se bat pour ne pas tout perdre*. Dans « *Lichen* ». Le texte commence là".

Jouant sur la musicalité du récit, trois comédiennes-musiciennes, – Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova – prennent en charge un texte chargé de poésie et dont la musicalité crée le rythme des actions. Comme dans un jeu de ping-pong, les trois comédiennes se passent les mots, font surgir les gros plans de l'histoire et l'urgence de l'action. L'écriture de Magali Mougel donne à ses dialogues une forme qui souligne l'urgence de l'action par la rapidité des dialogues auxquels s'ajoute la musique. Portés par un rythme rapide, nous passons du passé aux contraintes administratives du présent, puis du réel au rêve.

...à une mise en scène chorale

Comment continue-t-on à lutter quand on doit se confronter à un présent qui doit obligatoirement disparaître pour des raisons indépendantes de sa volonté ? Cette question constitue la base du texte et de la mise en scène. Julien Kosellek inscrit sa mise en scène dans un décor "en mouvement", imaginé par Cédric Colin et dans une scénographie de Xavier Hollebecq qui souligne la simplicité voire le côté misérable d'une maison qui va se défaire. Le point central de la mise en scène est basé sur le lien qui unit le père et sa petite fille. Au centre du récit avec ses questionnements et ses incompréhensions, le personnage de l'enfant, soutenu par la force du jeu des trois comédiennes, devient le centre de cette résistance. Le récit au présent développe l'incarnation de tous les protagonistes de cette histoire, emportant l'imaginaire des spectateurs, donnant de la force à la mise en choralité du texte et de la parole partagée. Le lien entre la musique, créée par Ayana Fuentes Uno, et le partage du récit donne aux récitantes une force qui soutient leur jeu et les ouvre à une incarnation vivante et plus large. "*Lichen*" est une pièce dont le récit, le jeu des actrices et la conception scénographique déstabilisent et dérangent, ouvrant vers de nouvelles interrogations...Vivre dans un monde en train de s'effondrer et résister aux coups que la vie ne manque pas de donner reste le chemin induit...Résister comme le lichen en vivant en symbiose avec les chocs de la destruction sans se laisser détruire devient la conclusion constructive de ce récit prenant.

Dany Toubiana

Théâtre du blog

Jeudi 14 mars 2024

Lichen de Magali Mougel, mise en scène de Julien Kosellek

Posté dans 14 mars, 2024 dans [actualités](#), [critique](#), [jeune public](#).

Lichen de Magali Mougel, mise en scène de Julien Kosellek

Récit choral d'un drame familial sur fond de rénovation urbaine. Trois actrices s'emparent d'un monologue, issu des rencontres de l'auteure avec des habitants du bassin minier du Pas-de-Calais, lors d'une résidence à la Scène Nationale-Culture Commune à Loos-en-Gohelle.

Dans une maison vouée à la démolition – les bulldozers se déchainent alentour (bande-son de Cédric Colin) –, une petite fille vit des jours et des nuits d'angoisse : sa mère est partie et son père s'entête à rester là où il est né. Piètre résistance face à un pouvoir sans visage, venu d'en haut.

Lichen s'inspire d'une situation vécue. «Un jour, dit Magali Mougel, je me suis retrouvée dans une concertation citoyenne pour la réhabilitation d'un quartier en face du Louvre-Lens. Un homme, seul avec ses enfants, découvrait que sa maison allait être rasée. Je ne lui ai pas parlé mais la crispation sur son visage, l'angoisse dans ses yeux de ne pas savoir de quoi demain serait fait, ne m'ont pas quittée.»

Cette tragédie du quotidien nous est relatée sans pathos, transmuée par une écriture où l'autrice avec le sens du détail, crée des effets de réel. Le récit, à la deuxième personne du singulier, nous fait entrer de plain-pied dans l'histoire mais avec un peu de distance. Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno, Viktoria Kozlova, émouvantes et drôles, se partagent le rôle chacune à sa manière, soutenues par la musique d'Ayana Fuentes-Uno qu'elle joue sur le plateau. Des chansons entonnées en chœur ménagent, à la façon des «songs» brechtiens, des respirations dans cette matière textuelle à haute densité. Le trio joue aussi, toujours à hauteur d'enfant, le Père, la Mère, l'Institutrice, des hommes du chantier, en les imitant avec quelques gimmicks.



@Romain Kosellek

Magali Mougel dit que son texte part d'une interrogation : « Comment lutter quand a priori, il n'y a plus rien ? » Avec *Lichen*, elle raconte cette lutte et nous transmet la résistance qui unit une petite fille à son père. L'autrice donne voix au combat de tous ces invisibles. En une heure et demi, un oratorio théâtral réussi.

Mireille Davidovici

Mireille Davidovici

Ubiquité culture(s)

6 février 2024

La pièce de Magali Mougel est issue d'un temps de résidence passé auprès d'habitants du Pas-de-Calais, en 2017/2018. Répondant à l'invitation de Culture Commune, scène nationale du Bassin Minier, l'auteure s'est immergée dans les problématiques de la région. Elle s'est installée une semaine par mois dans une maison des cités jardins de Lens, a pris du temps avec les habitants, les a écoutés et regardés, a participé à des rencontres et organisé des ateliers d'écriture. C'est à partir d'une réunion à laquelle elle a pris part sur le thème de la réhabilitation d'un quartier de Lens où trois cabinets d'architectes exposaient leurs projets, qu'elle a construit la pièce, intitulée *Lichen*, une puissante métaphore de l'écosystème terrestre qui nous plonge dans le sombre et l'humide.

Une jeune fille vit seule avec son père dans le modeste appartement où il est né, dans un quartier qui se dégrade. Lui est chômeur, elle, va à l'école. Face à la pauvreté tous deux se recroquevillent. La jeune fille rêve de chaleur et de couleurs. Depuis le départ de sa mère, le poster accroché au mur prônant soleil et sable chaud de l'île paradisiaque de Bora Bora lui tient compagnie. « Quand maman reviendra... » On entre dans la vie de cette famille et dans celle de la cité.

Dehors les chats se bagarrent, on entend les bruits de la rue et ceux de la cour de récré où les agressions ne sont pas rares, le pépiement d'un oiseau rescapé. Le pigeonnier voisin apporte sa poésie, parfois sa nourriture. Ce quartier oublié, sauf par quelques promoteurs, commence à se vider. Un projet dit pilote, de destruction de certains immeubles pour faire place à de nouveaux bâtiments va chasser les gens les plus modestes d'un quartier qui leur est familier et où ils vivent depuis de nombreuses années. Une chargée de mission zélée vient le présenter au père, qui assiste, impuissant, à cette scène à la fois tragique, cocasse scéniquement et absurde. L'homme est blessé et ne dit mot, il comprend qu'il sera très vite obligé de quitter les lieux auquel sa propre enfance le rattache. La vie l'a rendu taciturne et il s'enfonce dans un désespoir muet tandis que la colère monte chez sa fille. La rencontre avec la mère, venue leur rendre visite, n'arrange pas les choses, elle est houleuse et décevante.

Sur scène, une estrade sur laquelle se trouve un frigo, une table et deux chaises en formica, le mur où s'affichent les rêves et les dessins d'enfance, deux niveaux de circulation dans un appartement pauvre et exigu qui peut être aussi la cour de récré. La scénographie est épurée (Xavier Hollebecq). Trois comédiennes (Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova) font le récit polyphonique du regard que pose cette jeune fille sur la vie qui va comme elle peut avec son lot d'injustices sociales, de ses sentiments et de ses rêves. Elles sont de manière polymorphe parfois le père, parfois le chœur / cœur des habitants de la cité, faisant face à l'arbitraire : « C'est beau et c'est notre histoire » entend-on. Elles ont une façon virtuose de se rouler dans le relief des mots, de s'enchevêtrer les unes avec les autres, d'enchaîner et de se répondre, avec une grande précision. L'une d'elle, Ayana Fuentes-Uno intervient musicalement et donne rythmes et tempos à l'ensemble. C'est un chœur qui bat avec sensibilité et finesse, sans pathos et qui crée une musicalité douce et lancinante avec la précision d'un chœur grec.

« Je n'ai plus que ça » dit le père, exprimant son désarroi et son profond attachement à sa maison, même en mauvais état, comme marqueur de son identité. La lettre recommandée qui l'assigne à quitter les lieux lui porte un coup fatal, comme dans les tragédies. On est face à une grande tragédie. Il ne quittera pas l'appartement et mettra fin à sa vie. « Papa ne bouge plus, il gît... » Le soleil est plombé. Sur le bras de la stagiaire, à l'école, un Prométhée offre le feu. La jeune fille rêve qu'elle descend dans les entrailles de la terre. Les oiseaux meurent aussi. Un chant choral final, sorte d'exutoire accompagne la mort. Reste une tache sur le bord de la fenêtre.

Trois chansons dont les traductions nous sont remises entrent dans ce champ social où les petits sont toujours perdants : *Going Down Slow*, St Louis Jimmy Oden écrite (1942) : « Je me suis bien amusé, mais je ne vais plus bien, ma santé se dégrade et je m'enfoncé doucement... » *Born under a Bad Sign*, Booker T. Jones et William Bell (1967) : « Né sous une mauvaise étoile, je suis au fond depuis que j'ai commencé à ramper. Si ce n'était pas de la malchance, je n'aurais pas de chance du tout. *Gimme Shelter*, The Rolling Stones (1969): « Oh, une tempête menace ma vie aujourd'hui si je ne trouve pas d'abri, oh, je vais disparaître ».

Tout en étant si proche de la réalité, le texte, comme la mise en scène de Julien Kosellek – en résidence au Théâtre Antoine Vitez d'Ivry – gardent l'élégance de la distance, la blessure en est d'autant plus forte, la faille plus profonde, l'effondrement plus cruel. Rien de spectaculaire dans le spectacle, tout se tisse comme dans un sous-bois, à travers le mouvement des feuilles et des lichens, jour de grand vent.

Brigitte Rémer

The logo for Foud'Art is presented in a dark, rectangular box with a lighter, textured background. The text "FOUD'ART" is written in a clean, white, sans-serif font, centered within the box.

Lichen : Une Exploration Audacieuse des Frontières entre Texte et Musique

Mardi 19 mars 2024

Dans l'œuvre théâtrale "Lichen", Magali Mougel s'immisce avec audace dans le quotidien fragile d'une famille au cœur d'un quartier en ruine, prêt à céder sa place à des ateliers d'artistes.

Ce récit, centré sur la résilience d'une petite fille et de son père face à l'inéluctable démolition de leur foyer, se déploie en un oratorio unique, servi par trois actrices-musiciennes, dans une mise en scène qui ose mêler intimement texte et musique.

Au-delà de la narration d'un combat familial contre une réhabilitation urbaine déshumanisée, "Lichen" s'érige comme le témoignage d'une résistance face à la dépossession. La lutte pour le maintien de son chez-soi devient métaphore d'une contestation plus large contre les pressions économiques, affectives et sociales dictées par notre société.

Ce regard particulier porte la marque de Magali Mougel, auteure reconnue pour sa capacité à entremêler le drame et l'humour, le pathétique et la tendresse, dans une écriture à la fois poétique et cinématographique.

"Lichen" ne se contente pas de raconter une histoire ; il crée un espace de réflexion sur l'impact des changements sociétaux forcés sur l'individu et la communauté. Inspiré par l'expérience de l'auteure dans le bassin minier du Pas-de-Calais, le texte se nourrit des rencontres et des échanges, témoignant d'un enracinement profond dans le réel tout en s'ouvrant à l'universel.

Les personnages de "Lichen", notamment cette petite fille au seuil de la désolation, incarnent la lutte quotidienne contre l'effacement de l'histoire personnelle et collective, une lutte qui, malgré sa spécificité locale, résonne avec les expériences vécues ailleurs et par d'autres.

La mise en scène choisit délibérément de confier le monologue à trois comédiennes, enrichissant le récit d'une pluralité de voix et de perspectives. Cette approche choralité intensifie l'expérience théâtrale, diluant les frontières entre l'individu et le collectif, entre l'histoire personnelle et la mémoire collective.

La musique, élément central de cette production, vient appuyer le texte, offrant à la fois une respiration et une intensification des émotions, jouant sur les contrastes et les harmonies pour nous transporter dans un voyage sensoriel et émotionnel.

Toutefois, cette ambition de fusionner diverses formes artistiques—du conte au naturalisme, en passant par la performance musicale—peut par moments sembler surchargée. La volonté de "Lichen" de repousser les limites du théâtre et d'explorer de nouvelles voies d'expression se heurte parfois à un excès de foisonnement, où la profusion des éléments peut éclipser l'impact émotionnel direct sur le spectateur.

Natalie Beder, Ayana Fuentes Uno et Viktoria Kozlova, remarquables pour leur polyvalence en tant que comédiennes, chanteuses et musiciennes, illustrent avec brio la richesse de l'œuvre, même si leur virtuosité peut parfois prendre le pas sur la simplicité de la narration.

Néanmoins, "Lichen" demeure une proposition théâtrale prometteuse, un témoignage de la capacité du théâtre à embrasser la complexité de l'existence humaine tout en cherchant à toucher, à émouvoir, et à questionner.

"Lichen" est une œuvre qui se situe à la croisée des chemins entre le passé et le futur, le personnel et le politique, l'humain et l'urbain. **Elle invite à une réflexion profonde sur notre rapport au monde, à notre histoire, et sur la manière dont nous pouvons faire face, collectivement et individuellement, aux défis imposés par les mutations de notre époque. Avis de Foudart**  

Frederic Bonfils



Lundi 11 mars 2024

Spectacle écrit par Magali Mougel, mis en scène par Julien Kosellek avec Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno, Viktoria Kozlova

Dans le lotissement d'une ville de province, une petite fille raconte la vie avec son père, sa mère étant absente. Préoccupé par la destruction prochaine de l'îlot, celui-ci rumine, fume des cigarettes et donne à manger aux oiseaux qu'il a réunis dans un pigeonnier.

Mais les pelleteuses gagnent du terrain tout autour et le père pourtant refuse d'abandonner sa maison.

Ce drame social est vu par les yeux de la petite fille. Une vision fantasmagorique pour survivre à la brutalité du monde, des pelleteuses et du harcèlement dont elle est victime à l'école.

Julien Kosellek a construit une proposition chorale très pertinente à partir du texte de Magali Mougel, issu d'une résidence de l'autrice dans le bassin minier de Lens, pour restituer le récit (écrit à la troisième personne) par les trois comédiennes à la fois. Le résultat est plus que convaincant.

Natalie Beder avec émotion, Ayana Fuentes-Uno en douceur (créatrice aussi de la belle création musicale qu'elle joue en direct) et Viktoria Kozlova, à la grande finesse de jeu, sont épatantes.

La création sonore angoissante de Cédric Colin ajoute de l'intensité et permet d'immerger les spectateurs dans des scènes très fortes.

Magali Mougel décrit la dépossession et la violence jusqu'à l'horreur. Un texte aussi brut que poétique qui évoque la nature mais parfois quasiment insoutenable, porté à incandescence par ces trois comédiennes magnifiques.

Nicolas Arnstam

Vendredi 8 mars 2024

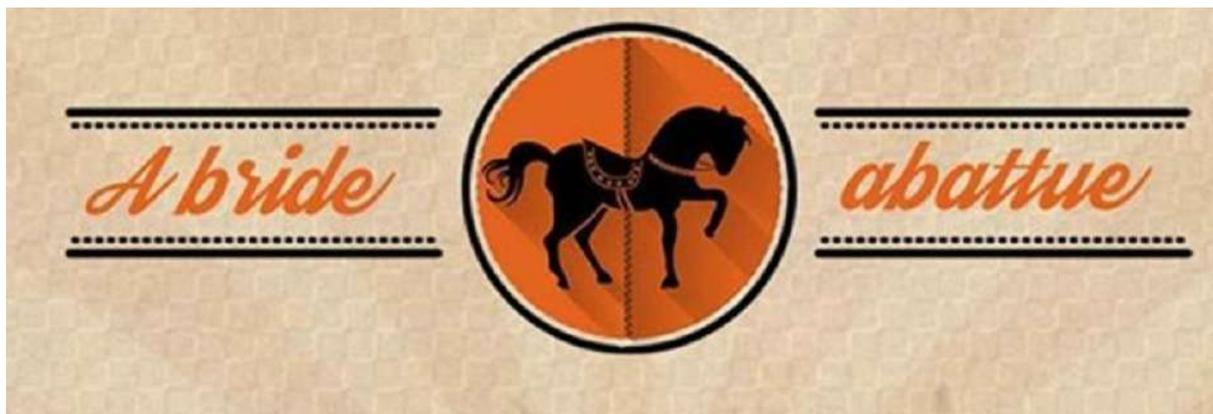
Dans *Lichen*, Magali Mougel raconte un homme qui refuse d'avancer à marche forcée, à travers les yeux de sa fille avec qui il loge dans une maison promise à être rasée. Un récit sombre sur les « *laissés pour compte* » de cette société qui produit à tout prix éclairé par la mise en scène chorale de Julien Kosellek.

On pourra écouter *Lichen*, le texte de Magali Mougel, en version radiophonique après avoir assisté à sa représentation au Théâtre de Belleville. On découvrira alors combien une même œuvre, grâce à la plasticité sans équivalent du théâtre, peut radicalement changer de couleur. D'une tonalité réaliste dans sa version enregistrée, *Lichen* via la mise en scène de Julien Kosellek devient bien plus irréel, voyage dans la langue de Mougel et à travers un monde aux contours floutés doté d'une réelle puissance métaphorique. *Lichen*, c'est l'histoire d'une jeune fille qui vit avec son père dans une maison sur le point d'être détruite. Marteaux piqueurs, boue visqueuse des chantiers et discours formatés d'hommes casqués qui viennent vous déloger au menu. La résistance aussi déterminée que désespérée de ceux qui ne veulent pas voir leur monde disparaître, qui ne s'inscrivent pas dans le changement érigé en nécessité, y est racontée sans héroïsme ni misérabilisme. Autant le dire tout de suite, cela ne se termine pas bien. Magali Mougel relate dans le dossier de presse avoir croisé un homme lors d'une résidence à Loos en Gohelle, à l'occasion d'une réunion autour de la réhabilitation du quartier situé en face du Louvre-Lens. Celui-ci se rendait compte que sa maison allait être rasée. Et l'image indélébile de cet homme, de « *l'angoisse dans ses yeux de ne pas savoir de quoi demain sera fait* », a guidé son récit.

Un récit d'un monde qui s'effondre, comme le nôtre, mené du point de vue de la fille de l'homme. A la deuxième personne. Tous deux vivent dans cette maison rongée par l'humidité, dont le sol tremblant à cause des travaux environnants paraît à tout moment pouvoir s'ouvrir sous leurs pieds et les engloutir. La mère apparaît par intermittence. On croise également des élèves qui chantent régulièrement « *petite pute* » à l'adresse de la jeune fille, un proviseur sans pitié et une professeure stagiaire avec sur le bras un tatouage de Prométhée attaché à son rocher où les aigles viennent lui dévorer le foie. L'écriture de Magali Mougel aime en effet inscrire dans des récits réalistes des figures mythologiques dont elle utilise la puissance métaphorique qui les sublime. Et dans la version de Julien Kosellek, dans cette même transsubstantiation du texte, ce sont trois jeunes femmes, – Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno, Viktoria Kozlova – qui portent le récit, entrelacent parfois leurs voix, parfois les synchronisent, et donnent une dimension chorale et musicale au spectacle.

Un peu trop, les effets se répètent – les exclamations collectives, les variations de rythme – mais ils sont souvent étonnants et aboutis. Les chuchotements du début du récit. Les décalages d'intonation. L'Ensemble ESTRARRE a entamé une collaboration au long cours avec Magali Mougel, et le travail effectué sur ce premier texte laisse sentir le rapport étroit qu'elle cherche à mettre en place avec la langue de Mougel. Du point de vue de la narration, *Lichen* manque d'unité et ne fait qu'esquisser ses personnages. Mais l'écriture déploie ici une attention toute particulière aux détails, multiplie les gros plans, véhicule nombre de sensations que la création sonore de Cédric Colin amplifie tout en finesse. La partition chorale, elle, se tient essentiellement à l'avant d'une scénographie dépouillée, en forme d'intérieur réaliste – une table, une affiche ironique de l'île de Bora-Bora – superposant ainsi, judicieusement, les deux plans du récit. La poétisation de ce dernier en dissipe cependant l'intérêt autant qu'il le soutient. On s'éloigne certainement trop du réel sans que ni la langue ni la choralité ne soutiennent suffisamment l'attention. Quelques échappées musicales dont l'ultime *Gimme Shelter* des Rolling Stones frappent par leur étrange beauté mais le travail sur la forme peine à développer assez son propre récit.

Eric Demey



Mardi 5 mars 2024

Je relatais hier l'œuvre de Suzanne Husky en soulignant son caractère écologique. Si la prise de conscience de certains désastres n'est pas fréquente dans le domaine des arts plastiques, elle est plus marquée, me semble-t-il dans l'univers du théâtre. C'est un constat qu'on peut faire en sortant d'une représentation de Lichen.

Cette pièce de Magali Mougel est un récit à plusieurs voix qui nous plonge dans les rêves et les ressentis d'une petite fille. Il donne à voir la vie et les combats d'une famille qui refuse de se faire déposséder de son foyer et de son histoire au profit d'une rénovation urbaine imposée qui s'accompagnera d'un changement sociétal.

Elle est touchante parce qu'elle est construite sur les paroles de rencontres avec les habitants d'un bassin minier du Pas-de-Calais où l'autrice a vécu une semaine par mois pendant une année scolaire, en résidence dans une des maisons des cités jardin de Lens. Tout sonne (hélas) juste.

Trois actrices dont une musicienne portent admirablement ce texte inédit à la scène, écrit après une longue immersion de l'autrice dans le bassin minier du Pas-de-Calais.

La mise en scène de Julien Kosellek est précise. La création musicale d'Ayana Fuentes-Uno est d'une grande justesse et on apprécie de disposer des textes de plusieurs chansons à la sortie. Les paroles de Going Down Slow sont bouleversantes : Je me suis bien amusé, mais je ne vais plus bien. Ma santé se dégrade. Et je m'enfoncé doucement. Écouter la musique en live avec "juste" l'accompagnement d'une machine à rythme est bien ce qu'il fallait proposer.

Le principe suivi par Xavier Hollebecq et Nathalie Savary d'avoir constitué le décor en utilisant d'anciens décors et de matériaux de réemploi est fort louable et correspond au sujet sans du tout faire miséreux. Que dire encore comme compliment ? Que la sonorisation est fort réussie, permettant de percevoir un chuchotement qui, sinon, aurait été couvert par le bruit des marteaux-piqueurs annonçant la démolition des immeubles voisins, tout autant que les chants des oiseaux et ceux des comédiennes.

Le jeu fonctionne sur la répétition, celle des mots, des phrases, et leur reprise en écho en passant du "je" au "tu". Combien de choses ne sait-on pas quand on est encore un enfant ? La question peut sembler naïve et pourtant elle est profonde : Papa, c'est quoi un taudis ?

Lichen nous permet de ressentir, à travers le regard d'une petite fille, ce qu'est la vie dans un quartier en voie de destruction (de suppression ?), pour laisser place à des ateliers d'artistes où l'on comprend qu'elle n'aura plus sa place. Le sol est instable, la mère est déjà partie, le père s'accroche. Ça pourrait être dérisoire de ne pas admettre la nécessité d'aller de l'avant et de chercher à transmettre à minima l'exemple de la résistance et du combat. Il est important de comprendre qu'on ne doit pas cracher sur la nostalgie. Que le passé n'est jamais méprisable. C'est beau et c'est notre histoire, entendra-t-on dans un halo d'éco-anxiété, habité par la peur que ce soit une histoire universelle qui signe la fin d'une époque.

Le titre de la pièce peut sembler étrange. L'auteure en donne l'explication : Le sol a quelque chose à nous dire (...). Je les avais déjà remarquées. Il y a des drôles de taches rouges en avril aux abords de l'ancienne salle des pendus. Ce sont des lichens. C'est la seule chose qui pousse après l'éruption d'un volcan : Cladonie verticillée, rouge comme le sang.

Cela me rappelle une interrogation de ma fille à propos de ce deviendrait la terre si toute l'activité humaine s'arrêtait. Elle imaginait que la nature "reprendrait très vite le dessus" en se basant sur ce qu'elle avait constaté dans le relatif court laps de temps du confinement pendant l'épidémie de Covid.

Vous aurez compris que Lichen ne peut être qu'un coup de coeur et je vous encourage à aller le découvrir, maintenant au Théâtre de Belleville.

Je ne peux pas vous le dire mieux que ne le fait le metteur en scène : Magali écrit avec force et intelligence, ne négligeant ni la poésie ni la narration. Elle donne à voir la beauté et le ridicule de l'être humain, parfois dans la même phrase. Elle est drôle et tragique, violente et tendre. [...] ses pièces, riches et contradictoires, nous interrogent sur notre place dans ce monde dérégulé.

Je comprends qu'il lui ait proposé de construire un partenariat de travail dans le cadre de sa résidence au théâtre Antoine Vitez. Une pièce manquante sera le titre de leur prochaine création.

Marie-Claire Poirier

SUR LES PLANCHES

Vendredi 15 mars 2024

Le Théâtre de Belleville nous propose actuellement un spectacle choral interprété par trois comédiennes musiciennes qui décrivent la dépossession d'un foyer. Ce récit polyphonique entretient un lien étroit entre par les mots et un accompagnement sonore dans le cadre d'une expropriation et d'un effondrement d'un foyer familial. La dramaturgie de ce beau spectacle se joue donc à deux niveaux dans un territoire appelé à la rénovation.

Trois comédiennes sur scène nourrissent le narratif d'une petite fille et de son père qui vivent en autarcie dans un quartier déshérité appelé à subir une profonde rénovation. A travers les yeux de cette enfant, une dramaturgie se noue à la faveur de la résistance de ce père qui ne veut abandonner le foyer où il a tout vécu. La polyphonie de ces 3 actrices met en scène la vie de ce foyer acculé. Refusant même d'entendre raison face aux allégations sensées de son ex-femme, il persiste dans son obstination. Une fuite en avant qu'il lui coûtera cher...

A la manière du lichen qui se répand anarchiquement sur les branches des arbres, les taches soulignant la vétusté de cet ensemble déshérité croit rapidement à mesure que les pelleuses entrent en action. Saluons la belle interprétation de ces trois comédiennes qui donnent du poids au propos de la pièce.

Laurent Schteiner



THÉÂTRE

LICHEN. FAUT-IL QUITTER SON ARBRE QUAND ON NE LE VEUT PAS ?

8 MARS 2024

Une petite fille regarde son monde s'écrouler dans le fracas des pelleteuses. Chronique forte et onirique de l'effacement d'un paysage de vie.

Un décor de cuisine comme on le trouverait dans des milliers de foyers modestes. Le règne du formica. Éclairé et posé là. Mais ce n'est pas le lieu que choisissent les trois jeunes femmes qui s'installent en bord de scène, face au public, pour nous livrer un récit d'abord chuchoté dans le creux de l'oreille, qui prend la forme d'un sentier aventureux qui se dévoile peu à peu dans la pénombre d'un jour finissant. Il est question de pièce unique dans laquelle vivent un père et sa fille, d'ultime refuge, de mère qui a disparu et qui ne revient pas et de père qui esquive, entre deux bouffées de cigarette, les questions que la petite lui pose. Quelque chose est arrivé sans qu'il soit encore possible de savoir quoi.

Une version chorale au rythme aussi singulier qu'entêtant

C'est un même texte qu'elles portent toutes trois, une longue litanie d'où le « je » est absent, composé dans une alternance de narration ponctuée de « tu dis » et de « il répond » qui nous placent d'emblée à la fois dans la tête de la fillette et hors d'elle. Le récit, c'est le sien, ce sont les bribes de réalité qu'elle saisit et interprète dans le désordre, en éclats de voix de ses parents qui se querellent pour un motif qu'elle ne saisit pas, ou en visite d'une employée envoyée par les instances administratives pour convaincre son père de quitter le lieu qu'il occupe. Ces perceptions parcellaires, elle les recompose et les analyse depuis son regard d'enfant. Mais dans le même temps, tout se passe comme si quelqu'un d'autre avait pris la parole à sa place pour dire ce qu'elle ressent. Et elles sont trois à lui prêter voix. Elle se succèdent et alternent, se donnant la réplique sur un même texte qui se poursuit de l'une à l'autre et qu'elles entonnent parfois en chœur avec un parallélisme gestuel d'une perfection troublante, mêlant narration, dialogue et chant dans un monde virtuel où l'on verse un café imaginaire dans des tasses et où l'on contemple le spectacle de la rue d'une fenêtre absente tandis que le son joue à jouer le chantier, avec ses pelleteuses et ses marteaux piqueurs, renforçant le caractère onirique de cette exploration imaginaire qui parle de la réalité.

Histoire vécue, histoire remâchée, histoire imaginée

Dans cet univers en suspension dans lequel ne parviennent que des échos du monde extérieur, l'autrice saisit et explore une histoire cependant bien réelle. C'est au détour d'une rencontre, lors d'une résidence initiée par Culture commune, la scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, installée dans l'ancienne base 11/19 du carreau de mine de Lens, que s'impose une image forte qui s'enracinera dans l'esprit de Magali Mougel pour donner naissance, quelques temps après, au spectacle. L'autrice, qui vit dans l'une des maisons de l'ancienne cité-jardin minière implantée au pied du terril, rencontre les habitants avec pour cahier des charges d'écrire « à partir de ce territoire ». Lors d'une réunion de concertation citoyenne à propos de la réhabilitation d'un quartier situé en face du Louvre-Lens, elle remarque un homme au regard perdu à qui l'on expose les projets d'aménagement de ce quartier, qui impliqueront que sa maison soit rasée. Quarante-vingt-dix pour cent de la population de l'îlot a déjà accepté le principe du relogement mais il est là, avec sa détresse muette, son angoisse inexprimée face à ce déracinement que la société lui impose. Il fournira l'image première, le déclencheur de l'histoire que compose Magali Mougel.

Une fable en forme de puzzle

C'est à partir du souvenir qui s'ancre en elle de cet homme et de ses enfants – ici ramenés à la petite fille dont le regard guide le récit – que s'élabore un parcours en zigzag où le cocasse le dispute au drame, le trivial à la poésie. Par petites touches, en allers-retours, se dessine le destin d'un homme qui, envers et contre tout, avec une obstination silencieuse mais persistante, résiste, s'oppose à ce que disparaisse tout ce qui composa sa vie, ordinaire et dérisoire. Une volonté farouche de conserver le peu de riens dans lesquels s'accumule sa mémoire et où se définit ce seul mot : exister. Cette lutte acharnée et mutique, il la mène comme l'apache Geronimo, la lutte armée en moins, contre un système qui le broie. Mais cette résistance passive a un prix que payent ses proches : sa femme, qui ne supporte plus la pression qu'on exerce sur elle ; la fillette devenue la cible et le souffre-douleur des autres enfants. Moquée, insultée, molestée, elle est la victime désignée d'un système où la raison du plus fort – ou sa déraison – fait loi. En bribes assemblées, en non-dits éloquentes et en resserrements successifs, on s'achemine vers un drame inéluctable.

En ellipses et en métaphores

Belle, la langue décrit un paysage physique aussi bien que mental. Une nuit noire qui s'envase dans une pluie interminable aux allures de flot apocalyptique qui s'infiltré partout et dissout la maison. Des oiseaux qu'on assassine. Des posters qui véhiculent une mythologie du paradis et qu'on arrache. Dans ce texte continu, sans didascalie, presque entièrement dépourvu de dialogues, les images fusent. Et avec elles, les métaphores. Les terrils, volcans éteints, font le dos rond. Les hommes, traités pire que des chiens, répondent aux morsures qu'ils subissent par des coups de dents. La petite tache au bord de la fenêtre grossit au fil du récit pour devenir sanglante à mesure qu'on s'enfonce dans le « chaos de mer sans écume » du drame. Mais au fond de ce maelström dans lequel sombrent les êtres, il reste cependant la résistance du père qui ne trouve plus que l'ultime moyen du sacrifice de sa vie pour faire éclater aux yeux du monde l'iniquité dont il est la victime. Une dernière manière de dire « non ! » dans ce combat inégal dont il est le perdant.

C'est avec une sensibilité à fleur de peau que s'exprime cette vie de rien qu'on réduit en charpie et dont on jette les lambeaux au vent de la « modernité ». La mise en scène, dans son ascèse, la porte à un beau degré d'incandescence. Pour clamer, encore une fois, que le mot « humanité » devrait encore avoir un sens.

Sarah Franck

WEBTHEATRE

Mardi 5 mars 2024



Le regard précoce d'une petite fille sur un monde d'adultes immatures.

Le lichen est un végétal formé de l'association d'un champignon et d'une algue, vivant en symbiose, résistant à la sécheresse, au froid et au chaud. Maurice Genevois fait allusion à cette plante tenace dans *Forêt voisine*, quand il décrit des paysages boisés : « (...) des charmes dont l'écorce est mouchetée d'un lichen sombre brun profond, vert noir, mordoré. »

« Il y a des drôles de taches rouges en avril aux abords de l'ancienne salle des pendus. Quelqu'un dit : ce sont des Lichens. Quelqu'un dit : c'est la seule chose qui pousse après l'éruption d'un volcan. Cladonie verticillée. Rouge comme le sang. » (*Lichen*, Magali Mougel). Face à l'anéantissement, le lichen perdure : « ... aujourd'hui des gens disparaissent, sont effacés si rapidement, bien plus rapidement que de temps il ne faut pour craquer une allumette. Alors que pendant ce temps, le lichen, lui tout petit, déshydraté, attend que la catastrophe passe. ».

Écrit à la Scène Nationale Culture Commune, *Lichen* s'inspire des rencontres avec les habitants du bassin minier du Pas-de-Calais. Une famille refuse, en vue d'un projet sociétal, la dépossession imposée de son foyer et de son histoire. « Ce théâtre se met en guerre contre un même impératif : soyez économiquement, affectivement, sexuellement et socialement performants ! » (Eric Pessan)

Le regard de la petite fille agit depuis son « chez-elle », un lotissement en voie de destruction, pour bâtir des ateliers d'artistes. Tel celui du père, le monde de l'enfant s'écroule, au rythme des pelleteuses qui démantèlent - bruits d'engins motorisés de démolition et de mise à bas.

La mère absente est partie, le père - cigarette à la lèvres et maintien respectable d'ouvrier - est dévasté par la maison brisée. Les rêves et la vie intérieure enfantine composent un récit polyphonique de visions récurrentes, donnant la parole aux autres - père, mère, maître d'école, stagiaire-institutrice, agent immobilier. Oratorio sacré interprété par trois actrices-musiciennes, au plus près des liens entre texte et musique, sensibles au chuchotement comme à la déclamation de Magali Mougel, écriture sinueuse - courbes, boucles rondes, précautions, tresses végétales.

Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno et Viktoria Kozlova s'échangent la parole, se passant le relai naturellement, les deux autres regardant et acquiesçant à la locutrice du moment. Que l'on passe de l'évocation du noir, à l'image du pigeonier du père où perchent des oiseaux rares de collection qu'on finit par déguster, une fois qu'ils sont bien rôtis, à celle d'un maître d'école autoritaire et décalé, ignorant de l'existence, injuste et obtus. Heureusement, la stagiaire est humaine, quand d'autres élèves agressifs et sots n'en finissent pas de harceler la petite fille qu'ils savent fragile.

Une écriture vivante et poétique s'approchant de l'infiniment petit, puis embrassant la perspective d'une contemplation, dans l'urgence et les dialogues. Les visions du passé s'effacent face à la catastrophe imminente d'un délogement. Rêves et fictions, cauchemars et inventions, l'enfant s'active en égrenant ses réactions face à des réalités d'adultes trop lourdes, Le récit de son expérience précoce ne ménage pas les souffrances des jours qui passent - pourtant, les épreuves décrites concilient le détachement et l'humour dans l'analyse, comme si la locutrice retombait sur ses pieds au-delà de sa vulnérabilité, éludant la laideur d'un décor et d'un monde qui s'éteint.

Instabilité du sol, effondrement, humidité prégnante et sous-éclairage permanent, le sentiment d'enfermement et d'espace restreint se resserre et oppresse la petite habitante qui se réfugie dans la vue des affiches publicitaires maternelles - bleu turquoise des îles Indonésiennes, Bora-Bora ...

Le père s'oppose à la dépossession : si la maison ne peut être transmise, la fille hérite d'une posture de résistance et de combat - tension entre un passé éphémère et un avenir incertain. L'enfant se révolte : « Prométhée Ce n'est plus de ça dont nous avons besoin aujourd'hui c'est ailleurs dans la façon dont on nous massacre nous les enfants pour que vous puissiez échapper à l'hydre. »

Et le trio féminin clôt la représentation, entre autres chansons : Rape ! murder ! It's just a shot away, it's just a shot away Rape ! murder ! It's just a shot away, it's just a shot away/ Le viol, le meurtre, ce n'est qu'à deux pas de chez nous. (Gimme Shelter, Les Rolling Stones).

Un spectacle envoûtant de Julien Kosellek, hanté par cette prose poétique, précise et attentive aux errements d'une société en perpétuel et factice renouvellement, qui reste sourde au sentiment d'humanité et n'évalue pas la rudesse intransigeante et injuste d'une économie qui tue sans merci.

Véronique Hotte